

Le collier d'Imaar

Dans le cadre de ce récit, les travaux de restauration mémorielle furent légèrement différents de ceux auxquels notre équipe avait pu s'adonner jusqu'à présent. En effet, les fragments spirituels reconstitués ne proviennent pas ici de vagues réminiscences éparpillées s'étant dissipées au fil du temps, mais bien plutôt d'une somme de souvenirs concentrés en un seul et unique lieu. En effet, les archéopsiritologues sont tombés par hasard, au sein des Champs Oniriques, sur un dispositif d'enregistrement mémoriel très bien conservé, presque intact, dissimulé parmi les décombres d'une cité korogaï retrouvée au niveau de la presqu'île de Pointedoigt, sur la planète Xenerax.

Analyser et retranscrire un document de ce type ne présente pas les mêmes difficultés que pour un processus de restructuration plus traditionnel. Ici, l'enjeu principal n'est pas le réassemblage de fragments spirituels épars. Quelques opérations de restauration demeurent nécessaires, certes, l'énergie mémorielle condensée ayant pu se dilater légèrement au gré des âges et certaines parties se détacher de l'objet psychique en question, mais il n'y a là rien de particulièrement insurmontable pour des équipes rodées aux exercices de mnémorestoration. Non, dans une telle situation, c'est bien plutôt le processus de retranscription de la forme psychique à la forme littéraire qui représente le véritable enjeu. Rappelons brièvement comment fonctionnent les enregistrements mémoriels : ils ont pour but de *partager* des souvenirs sous forme *télépathique* par l'intermédiaire d'un dispositif technologique. Une fois gravés dans l'instrument, une autre personne peut les revivre grâce à un système basé sur la cohérence d'esprit, savoir cette faculté que nous avons de nous projeter mentalement dans autrui et que les experts rangent généralement dans la catégorie des formes de l'empathie. Ladite personne a dès lors l'impression d'expérimenter pour un moment les événements vécus par le propriétaire originel de la mémoire enregistrée, avec ses souvenirs, ses pensées, ses émotions, etc. Aussi, les personnes ayant déjà fait l'expérience de pareils instruments comprendront certainement combien délicate peut s'avérer la réécriture sous forme littéraire de toutes les sensations associées à une telle expérience psychique. La complexité de la vie empirique individuelle, pour être racontée, demande de faire appel à une certaine sobriété narrative ainsi qu'à beaucoup de perspicacité dans le compte rendu afin de pouvoir être appréhendée non plus de l'intérieur, mais par un lecteur extérieur.

Vous vous demandez sans doute à qui appartient le témoignage que nous vous proposons de découvrir ici. Peut-être le nom du général Imaar de Shel'mekîn, dit « Face-Brûlée », n'est-il pas complètement inconnu aux plus grands amateurs d'histoire korogaï : il s'agit là d'un personnage d'une grande importance pour la tribu pitaka, puisque c'est à son nom qu'est associée la reconquête fulgurante de la planète Okram au 43^e siècle de l'ère korogaï, après plus de deux cents ans de guerres incessantes faisant suite à une nouvelle série d'invasions des Ürggh. Ce chef militaire est reconnu par la communauté historiienne comme l'un des plus grands stratèges que les enfants de Koro aient jamais comptés parmi leurs rangs. Après sa mort, il fut divinisé et intégré au panthéon des plus illustres ancêtres des Pitaka, parfois considéré comme un demi-dieu issu de l'accouplement de Noïlrog avec une mortelle. Or, c'est précisément son nom que portait l'enregistrement mémoriel mis au jour par nos archéopsiritologues et que nous vous invitons à découvrir. Mais vous comprendrez rapidement, à cette lecture, que le héros de la reconquête d'Okram n'était pas tout à fait celui que l'on croyait.

Les souvenirs partagés ici relèvent d'une période relativement floue de la vie d'Imaar de Shel'mekîn. Certains récits mythiques, ainsi que d'autres documents plus authentiques font référence à une *renaissance* que le glorieux personnage aurait subie dans ses jeunes années, avant même de devenir un général de l'empire, alors que les Pitaka s'étaient vus contraints de céder l'ensemble de leurs territoires sur Okram aux Ürggh, quelques dix ans avant le début de la phase de reconquête. Nombreux sont les historiens qui se sont penchés sur la signification de ce terme de « renaissance », proposant diverses théories sans qu'aucune ne parvienne à faire consensus. C'est cette fameuse renaissance que relate le document partagé ci-après, tiré de souvenirs recueillis à un âge avancé du prétendu Imaar.

Terminons cette introduction en précisant que revivre ces souvenirs afin de les partager avec nos lecteurs a représenté pour notre équipe un processus particulièrement angoissant et douloureux. Vous comprendrez rapidement pourquoi en découvrant la nature des souvenirs en question...

Shonis est morte désormais et, mes jours touchant eux aussi à leur fin, je pense venu pour moi le temps de rétablir la vérité. Par cet enregistrement mémoriel, je compte fournir à qui de droit mes souvenirs afin que preuve soit donnée de ma véritable identité. En effet, bien que j'aie porté ce nom durant la plus grande partie de ma vie, je ne suis pas Imaar de Shel'mekîn. Non point : ce nom, je l'ai dérobé, tout comme j'ai volé la vie et le statut de celui qui le portait. Mais ce ne fut pas volontaire. Pas dans les premiers temps, du moins. Tout cela a à voir avec un collier. Avec celui, à vrai dire, que je porte encore au cou à l'heure actuelle, et que je ne peux m'empêcher de toucher comme un fétiche tant il revêt d'importance à mes yeux. Peut-être serait-il plus simple, pour le comprendre, de commencer à s'engouffrer dans les tréfonds de ma mémoire... Je peux encore revoir clairement la scène... C'était il y a plus de quarante ans...

« Tenez la position, avait dit le colonel Profal. Tenez-la jusqu'à l'aube. Jusqu'à l'arrivée des renforts. » Il avait fait passer ses ordres au commandant Viremo, qui les avait transmis au capitaine Hamdoleïna, qui les avait transférés à notre chef de bataillon, le lieutenant Firko, qui nous les avait gueulés de sa voix puissante en tâchant de couvrir le bruit de la mitraille ennemie : « Vous avez capté, les gars ? Il y a des renforts qui arrivent. Une nuit, juste une nuit et pourra enfin quitter cet enfer.

— Jamais on va la passer, cette nuit, par Zimmit ! » grognai-je. J'étais à bout. On l'était tous.

« T'es trop pessimiste, rétorqua Barsh. On a survécu à bien pire, rappelle-toi !

— Et puis n'oubliez pas qu'on a un pacte, lança Dunpal à son tour. Pas vrai, lieutenant ?

— Ouai, *tant qu'il reste un espoir de survie, on doit tout faire pour sauver ceux qui peuvent l'être* », récita-t-il pieusement tout en portant l'ultra-vue à ses yeux pour observer ce qui se déroulait en contrebas dans la plaine ardente.

C'est le moment que choisit Imaar pour se prendre une rafale laser dans le thorax.

Bouse de Rêzêkh !

« Un blessé ! me mis-je à aboyer. C'est Imaar ! Pour l'amour de Koro, appelez les guérisseurs ! Vite ! Il y a un blessé ici !

— Ta gueule, Qureö, me balança Barsh en même temps que retentissait une explosion à moins de deux cents foulées-standard. Fais pas venir les guérisseurs pour rien. Reste avec nous. On a besoin de ton appui.

— Mais... Notre pacte... "Il faut sauver ceux qui peuvent l'être"...

— Le pacte, il dit "tant qu'il reste un espoir de survie". Tu vois bien qu'il est foutu, ton Imaar.

— Laisse-le, dit le lieutenant d'une voix tendue. Ils se connaissent depuis la formation militaire et ils ont fait toutes leurs campagnes côte à côte. Il a le droit de lui faire ses adieux. Allez, va, Imaar. Va voir ton frère d'armes. Mais fais vite. Et te fais pas buter, toi aussi. On a encore besoin de tes talents. »

Je ne me le fis pas dire deux fois et me précipitai vers le corps d'Imaar gisant au sol. Il me parut alors difficile de contredire le verdict de Barsh : quoi que l'on puisse tenter, Imaar allait de toute façon mourir. *Merde merde merde*. La décharge qui avait fait fondre l'armure au niveau de sa poitrine avait également atteint la chair, et de l'ouverture fumante s'écoulait un flot de sang bien trop important pour que mon vieux camarade puisse tenir le coup jusqu'à l'arrivée des équipes médicales. Je m'agenouillai à côté de son corps étendu. Un tir ennemi me frôla, mais je n'y prêtai guère attention. J'ôtai délicatement le casque que portait mon frère d'armes, découvrant un visage si blême que j'en fus choqué. Je soulevai la visière du mien malgré la brûlure de l'air ambiant. « Qureö... » souffla Imaar de la voix du mourant. Sa main vint s'agripper à mon bras dans un geste désespéré... « M'ont pas loupé, ces salauds... J'vais crever... par Mamanikam, j'vais crever... J'ai peur, putain... » Je ne répondis rien. Après tout, qu'y avait-il à répondre ? « *Ça va aller* » ? Comment pouvais-je seulement prétendre savoir si ça irait ou non ? Seuls ceux qui y passaient savaient. C'était la règle.

Il eut comme un rictus et bafouilla : « C'est toi qui... vas gagner... » Malgré le tragique de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire. Il faisait référence à une compétition secrète que nous avions entre nous pour savoir lequel de nous deux serait le premier à obtenir le titre de vétéran au sein de l'armée des Pitaka. C'est l'un des avantages de notre tribu : dans le domaine militaire, les perspectives d'évolution sont basées sur le mérite. Plus vous tuez d'ennemis sur le champ de bataille – morts

vérifiées en contrôlant les enregistrements des caméras intégrées à votre combinaison –, plus vous vous rapprochez du glorieux statut qui vous ouvre l'accès aux fonctions dirigeantes. C'était le cas en théorie, mais dans les faits, étant issu de la populace, je savais mes chances bien plus minces que pour un homme aux racines nobles comme Imaar. Lui et moi avons réalisé ensemble la grande majorité des tatouages symbolisant nos victimes sur le champ de bataille, et alors que nous n'avions encore ni l'un ni l'autre atteint la quarantaine, nos corps en étaient presque intégralement recouverts. À l'heure de son agonie, nous en avions tous deux exactement le même nombre, et il ne lui avait presque rien manqué pour commencer à se faire tatouer le visage et accéder à la consécration.

Bordel... C'est trop con...

« C'est moi qui vais gagner, soufflai-je, à condition que je survive à cette foutue bataille... Et ça, c'est pas dit ! Eh, qu'est-ce que tu fous, Imaar ? Lâche pas ton fusil, par Noïlrog ! Tu sais bien que seuls ceux qui meurent l'arme à la main pourront rejoindre l'Armée Céleste. » Je refermai ses doigts sur la poignée qu'ils venaient de lâcher. « Adieu, mon vieux. On se retrouvera de l'autre côté pour nous battre sous le commandement du divin Seigneur de la Guerre Sanguinaire. »

Je sentis comme une poussée de chagrin prête à me submerger. Je rabattis rapidement la visière de mon casque afin d'épargner à Imaar la vision de mes larmes. Je m'apprêtai à repartir quand : « Me laisse pas, Qureö...

— Je dois y aller, Imaar, on se fait submerger, au cas où t'aurais pas remarqué...

— Attends... attends... ATTENDS ! » Il avait crié ce dernier mot avec l'énergie du désespoir. Tout pris de spasmes, il arracha son gant avec ses dents et, ainsi libérée, sa main – celle qui ne tenait pas le fusil – vint tâtonner en tremblant autour de son cou. Comprenant ce qu'il cherchait à faire, j'ôtai de moi-même le collier qui y était accroché. Il s'agissait d'un pendentif relié à une chaînette en argent, lequel m'apparut comme un objet blanc, long et pointu où avait été gravé un mot que je ne pouvais déchiffrer, n'ayant jamais appris les bases de la lecture. Imaar confirma ma première intuition : « C't'une dent d'povale... J't'en prie... par Zimmit et par tous les dieux... rapporte-le à ma femme... elle... elle comprendra et... aaaaah... aaaaaaaarrhh...

— T'inquiète, vieux, répondis-je en lui ôtant le bijou et en le plaçant précipitamment autour de mon propre cou. Je m'en vais rapporter ton collier à ta... » Je m'interrompis. Après un râle monstrueux, Imaar murmura : « J'ai si froid... si froid... », puis il s'arrêta pour de bon de trembler. Son âme venait de quitter son corps et de partir pour les confins du Lôhôsh.

Je n'avais pas le temps de verser plus de larmes : la situation l'interdisait. Je me contentai de formuler intérieurement une brève prière : *Ô Létro, Sage parmi les Sages, et vous, Oshîn, Juge Souverain, daignez le juger équitablement et offrez-lui de rejoindre l'Armée Céleste de Noïlrog...* Puis je me relevai en criant à l'attention des autres camarades, masquant au mieux ma peine : « Vous avez entendu ? "J'ai froid", qu'il a sorti, Imaar, avant de clamsier. Comme si c'était possible d'avoir froid dans cette putain de fournaise !

— Viens nous aider, plutôt, maintenant qu'il est mort, lança le lieutenant Firko. C'est pas le moment de relâcher la pression. On a besoin de toute l'énergie disponible si on veut tenir jusqu'à demain ! C'est qu'ils s'acharnent, ces fils de kêrok d'Ûrgh. »

J'armai à nouveau mon fusil et revins me placer au niveau du muret délabré qu'occupaient déjà un certain nombre de mes frères d'armes ainsi que le lieutenant, vestige de ce qui fut autrefois la paroi extérieure de la raffinerie d'orplatine affiliée à la forteresse que nous avons à défendre. Je jetai un coup d'œil par-dessus les décombres et pus constater combien nos ennemis étaient nombreux. Je les voyais, en contrebas, approchant pas à pas en petits bataillons protégés de nos tirs derrière de larges boucliers anti-rayons. De notre côté, nous étions à l'abri des canonnades de plasma grâce aux champs de force que nous avons déployés autour du site, mais pas des balles, des carreaux d'arbalète ou des tirs laser de faible magnitude – le cadavre d'Imaar était là pour en témoigner. Je hasardai deux ou trois coups de feu, mais c'était plus dans la perspective de montrer ma détermination qu'avec l'espoir de toucher un soldat adverse.

Je ne pouvais m'empêcher de faire tourner en boucle dans ma tête les dernières paroles d'Imaar. Comment pouvait-il, en mourant, avoir éprouvé du *froid* ? On crevait de chaud sur cette foutue planète. *Okram*. « La forge d'Okou », comme l'appelaient parfois nos duÿrs en référence à la divinité

primordiale qui avait, d'après les mythes, offert à la sainte Koro la Couronne du Firmament à l'aube des temps. Et, à bien y réfléchir, cela me paraissait relativement crédible que d'envisager cet astre comme une fonderie géante... Depuis notre position, au cœur de la vallée dite « des Ammonites », où se dressait notre bastion, pas moins de cinq filets de magma se donnaient à voir, s'écoulant depuis des cratères rougeoyants répartis et là et desquels émanait une épaisse fumée noirâtre encrassant toujours plus une atmosphère déjà suffocante. J'avais depuis longtemps cessé de compter les crevasses insondables exhalant d'ardentes vapeurs de soufre que, depuis le début de la guerre, nous avions été contraints d'enjamber, souvent au péril de notre vie, tantôt pour monter à l'assaut, tantôt pour fuir les combats. Il nous était arrivé de voir le sol exploser près de nous en éructant des volées de lave et de trébucher au tremblement de ces éruptions tout à fait inattendues, perdant parfois quelques membres de notre armée dans ces malencontreux hasards. Heureusement, nos combinaisons avaient été conçues pour supporter la chaleur quasi insoutenable qui régnait ici-bas. On y pouvait respirer, certes, car une sorte de mousse brun orangé dont le nom m'échappe, partout répandue sur le sol planétaire, y procurait le dioxygène nécessaire à notre survie, mais cette *chaleur*...

Par Kraÿl et par Zirawâ, comment Imaar a-t-il pu ressentir du froid ?

Nous combattions pour l'honneur des Pitaka, notre tribu, contre une armée composite mêlant des combattants cette sous-race des Ürgħ associés à des guerriers korogāi issus de clans ennemis du nôtre, une alliance improbable qui comptait s'emparer impudemment des colonies fondées par nos propres ancêtres sur ce sol planétaire des siècles plus tôt. Plutôt que de s'engager dans de longs sièges en vue de mettre la main sur des positions fortifiées, nos adversaires préféraient pratiquer la canonnade avec une frénésie malsaine, quitte à réduire en cendres les villes et forteresses qu'ils cherchaient à conquérir. Cette stratégie extrêmement coûteuse sur les plans financier et énergétique suffisait à prouver leur détermination.

La petite troupe à laquelle j'étais affilié se voyait engagée depuis plus de huit jours dans une série de combats incessants : la bataille de la vallée des Ammonites s'éternisait, et nous n'en pouvions plus. Des vingt mille guerriers qui composaient l'armée pitaka lors des premières échauffourées, il n'en restait plus que quelques milliers éparpillés sur le vaste champ de bataille, avec pour seule consigne de *tenir la position* jusqu'à l'arrivée des renforts. Point de trêve nocturne au cœur de cet enfer : à peine le soleil disparaissait-il derrière l'horizon que des faisceaux de projecteurs venaient progressivement remplacer ses lueurs pour dissiper l'obscurité et permettre aux guerriers de poursuivre le combat. La raffinerie qu'occupait mon bataillon n'était plus qu'un amas de ruines parfaitement inutilisable, mais si l'armée adverse parvenait à s'emparer de ses décombres, elle mettrait la main sur le trésor qu'elle recelait : des années et des années de stockage d'orplatine – assez, probablement, pour rembourser une bonne partie des frais de guerre engagés.

« Ils se rapprochent ! cria le lieutenant Firko. Il faut tenter une sortie pour les repousser ! » *Encore une sortie*, songeai-je. *Une de plus. Combien de soldats y tomberont, cette fois ? Ô glorieux Noïlrog, protégez-nous.* J'étais exténué. Mes camarades l'étaient tout autant... « Qureö, tu viens ?

— Ouais, ouais, deux secondes... » Je voulais simplement vider ma vessie afin d'être plus à l'aise pour courir, mais j'eus beau me concentrer de toutes mes forces, rien ne parvint à sortir : la pression était trop forte. Au pire, cela viendrait plus tard : nos combinaisons étaient équipées d'un système d'évacuation des urines.

La pression monta encore d'un cran lorsque j'eus rejoint mes camarades survivants. Tous nos regards étaient tournés vers le lieutenant Firko. « Bon, les gars, dit-il d'une voix que je sentis fatiguée, vous avez capté ? C'est notre tour de mourir. Les autres unités vont couvrir notre sortie, et nous ne reviendrons pas tant que nous n'aurons pas dégagé ces salauds d'Ürgħ et leurs alliés de ce putain de territoire ! que Noïlrog nous protège !

— *Que Noïlrog nous protège !* »

Notre cri se répercuta dans la nuit suffocante avant d'y disparaître, bien vite remplacé par les incessants tirs de mitraille.

« À trois ! lança Firko. Uuuuunnn... Deeeeuux... »

Cette fois, ce sera sans Imaar, pensai-je, le cœur serré.

« Trois ! »

Tous les guerriers survivants de notre bataillon, une quarantaine d'hommes auxquels s'ajoutaient cinq ou six femmes, s'élançèrent hors de notre chétive barricade et se mirent à courir en direction de ces étranges amas que formaient les petites unités humaines adverses. Chacune avait déployé un bouclier anti-rayon, si bien que le corps-à-corps restait notre meilleure solution pour les repousser efficacement.

Je me précipitai vers l'un de ces groupes en compagnie d'une demi-douzaine de mes camarades, Dunpal à ma droite, Barsh à ma gauche, tous poussant à l'unisson un hurlement rauque que j'accompagnai : « Nooöïllroooooog !!! » *Protégez-nous, ô Seigneur de la Guerre Sanguinaire*, ajoutai-je en pensée. En de pareils instants, une prière supplémentaire n'est jamais de trop.

Il était dit que le dieu, lorsqu'il montait au combat, se transformait en une bête féroce dont la furie incontrôlable se déchaînait sur tous ceux que son chemin croisait. Or, si nous autres guerriers pitaka ne nous transformions pas physiquement, je savais par expérience qu'un phénomène similaire s'appliquait à nous, qui combattions en son nom : la rage qui nous animait faisait de nous des êtres étrangers à nous-mêmes, guidés par une sorte d'instinct plus bestial qu'humain.

Quelques explosions retentirent non loin de moi – pour cette sortie, nous avions dû quitter le champ de force protecteur, et chaque tir, chaque détonation pouvait s'avérer mortel. Nous envoyâmes nos grenades à plasma, et celles-ci firent suffisamment de dégâts pour nous permettre de nous jeter efficacement dans la mêlée. Je glissai d'un mouvement maintes fois travaillé mon fusil dans son étui dorsal et, d'un geste tout aussi précis, je fis jaillir les deux lames de ma ceinture, que je savais suffisamment affûtées pour pouvoir transpercer les équipements de nos adversaires – bien mieux, du moins, que ne le feraient des munitions légères, même tirées à bout portant.

Je m'élançai sur le premier guerrier adverse que je trouvai sur ma route – un Korogaï de la tribu jaänkel, d'après les couleurs qu'il portait – et lui plongeai presque aussitôt l'une de mes lames au fond des entrailles tandis que l'autre tranchait le bras qui tentait de s'abattre sur moi. Le sang déversé vint s'ajouter au rouge de ma combinaison.

Mon second opposant me posa plus de difficultés. C'était un Ürggh qui se battait au corps-à-corps à l'aide d'une masse et d'un bouclier et maîtrisait particulièrement bien ces techniques de combat exotiques qui nous avaient donné tant de difficultés jusqu'ici. Je m'étonnai une fois de plus de la simplicité de son équipement : il ne portait guère qu'un simple plastron et un casque, dévoilant des bras à la musculature imposante sous une peau rougeâtre susceptible de supporter les températures extrêmes d'Okram. Ce nouvel adversaire n'était pas de ma race, et c'est sans aucune pitié que je comptais le pourfendre. Toutefois, ce fut rapidement mon adversaire qui prit l'avantage. À un moment, je perdis même le contrôle et dus me replier devant la frénésie de ses assauts. Il parvint à m'asséner un puissant coup de masse au niveau de la tête et, sonné, je me vis contraint d'arracher mon casque, exposant mon visage au souffle brûlant de l'atmosphère planétaire. Heureusement, Noïlrog me vint en aide et m'octroya la force de percer la solide défense de l'Ürggh pour l'atteindre au niveau du bras gauche avec une entaille de bonne mesure. Ce lâche, plutôt que de poursuivre le combat et d'offrir sa vie jusqu'au bout, préféra la préserver et s'enfuit en poussant des grognements dans sa langue incompréhensible. Il ne fut pas le seul, d'ailleurs, car toute la ligne de front de l'armée adverse se repliait avec lui : nous étions parvenus à les repousser ! *Les dieux jugeront de la bravoure de chacun au moment opportun*, ne pus-je m'empêcher de penser, avant d'envisager la chose sous un autre angle : *cet humain de sous-race n'honore pas les mêmes dieux que nous. Sans doute les siens tolèrent-ils la lâcheté*. Cette idée m'arracha un sourire.

Nos troupes poursuivirent les fuyards : il s'agissait de faire un maximum de victimes au cours de cette débandade si nous voulions véritablement nous donner la chance de tenir jusqu'à l'aube. Pour ma part, malgré l'absence de casque qui rendait ma respiration plus difficile, je n'eus pas trop de difficulté à rattraper mon précédent adversaire. La blessure infligée à son bras était trop profonde et sa fuite s'en voyait ralentie : il ne faisait que tituber. Je lui enfonçai vigoureusement ma lame dans la nuque et poussait un cri de victoire tandis qu'il s'effondrait.

Avec ces deux-là, cela faisait déjà huit morts à mon compte au cours de cette seule bataille dans la vallée des Ammonites, ce qui ne laisserait bientôt plus de place sur ma jambe gauche pour les représenter. Avec mon visage à découvert, il aurait sans doute été préférable pour moi de me replier,

mais mes victoires m'avaient grisé et je préférais accompagner le mouvement qui s'amorçait, y voyant l'opportunité de massacrer quelques adversaires supplémentaires. *Plus que quelques-uns et tous mes membres se verront intégralement recouverts de tatouages*, songeai-je joyeusement en me remettant à courir. *Bientôt, mes nouvelles victoires devront figurer sur mon visage, signe que j'aurai enfin rejoint la catégorie des vétérans. J'aurai définitivement remporté la compétition face à Imaar...*

BBRRRRRRRRRRRRRAAAAAAAAAAAAAAMM !!!!!

Ce qui se passa précisément à cet instant n'apparaît dans ma mémoire que de manière vague et confuse. Alors qu'un moment seulement auparavant je courais encore en direction des fuyards en criant le nom du dieu de la guerre, voici que je sentis un choc épouvantable accompagné d'un terrible grondement me propulser dans les airs. Le décor se mit à tourner autour de moi, à s'inverser devant mon regard troublé à mesure que je me sentais perdre ma pesanteur et que je me mettais à flotter, longtemps, longtemps, perdu, sans vraiment réaliser ce qui m'arrivait... alors que je flottais ainsi dans les airs, je sentais la brûlure de la déflagration sur mon visage, douleur insupportable que ma conscience cherchait à fuir... et puis je retrouvai progressivement une masse et me sentis accélérer progressivement vers le sol, toujours plus vite, prêt à m'y écraser la tête la première. Ce fut cette dernière collision qui me fit perdre définitivement connaissance.

Je compris plus tard que cette scène interminable n'avait pas duré plus de quelques secondes : une bombe plasmique avait explosé à trois foulées-standard à peine de moi, j'avais été projeté en l'air, le visage brûlé, avant de m'aplatir au sol ; c'était tout ce qui s'était passé.

De la période d'inconscience qui s'ensuivit, je ne saurais dire grand-chose : les souvenirs associés à ces pérégrinations oniriques m'échappent en grande partie. Je me rappelle vaguement une sorte de longue discussion menée à bien à moi-même – ou peut-être était-ce avec les dieux ? – et il me semble bien, au cours de ces rêves, avoir cru contempler l'autre côté de l'Interstice pour observer la voie qui menait jusqu'aux profondeurs du Lôhôsh. Quoi qu'il en soit, les divinités devaient avoir décidé que l'heure de la séparation entre mon âme et mon corps matériel n'était pas encore venue. Au terme de cette longue et vaporeuse traversée fantasmagorique, je finis par ouvrir les yeux.

Je ne compris pas immédiatement la situation et crus dans un premier temps me trouver dans le monde spirituel. Mes souvenirs eux-mêmes, mémoires de batailles sanglantes, de mort et de carnage, me paraissaient participer d'un songe. Mon regard trouble s'était posé sur un firmament où je distinguai une vague silhouette humaine, et ma première pensée fut : *Mon Jugement est achevé et j'ai rejoint les cieux sur lesquels règne le divin Létro*. Et puis la forme devint plus discernable : ce n'était pas le dieu de la sagesse et de la connaissance, mais bien le dieu de la guerre que j'avais face à moi, reconnaissable à son imposante armure, ainsi qu'à sa barbe et à sa chevelure rougeoyantes. Telle fut donc ma seconde pensée : *ô joie, le divin Noïlrog m'a accepté au sein de l'Armée Céleste !*

Je dus me raviser rapidement lorsque je perçus une intense douleur qui, me semblait-il, s'emparait de mon visage. Était-il donc possible de souffrir ainsi dans l'autre monde ? Mes sensations se précisèrent. Ce « Noïlrog » que j'observais devant moi était en réalité une représentation picturale du dieu occupant le plafond d'une vaste pièce. À vrai dire, je reconnus là une reproduction de la célèbre peinture réalisée par le gloÿr Arfranel du Butaboïs. *Je suis toujours vivant*, compris-je alors subitement.

Soudain, un visage de jeune femme apparut dans mon champ de vision, portant sur sa tête la tiare des guérisseuses, laquelle jeune femme se mit à crier : « Neÿr Fermon ! Neÿr Fermon ! Il s'est réveillé ! Il s'est réveillé ! »

Je voulus esquisser un mouvement pour me lever malgré le tambourinement sourd que je ressentais au fond du crâne, mais ni mes bras ni mes jambes ne répondirent à cet appel.

Nouvelle tentative...

Nouvel échec.

Un homme, cette fois, avec une barbe épaisse et grisonnante, se pencha sur moi et m'offrit un sourire redoutable de bienveillance.

« Je suis Oxouÿr Fermon, dit-il, chef-guérisseur du service des invalides de l'hôpital militaire de Jablagz, celui que l'on nomme l'Hôpital des Justes. Oui, vous m'avez bien entendu, mon brave, vous

vous trouvez bel et bien sur Xenerax, où nous faisons tout notre possible pour soigner vos blessures. Vous avez été blessé au cours de la bataille de la vallée des Ammonites, sur Okram. Si j'en crois ce que l'on m'a rapporté, c'est votre chef de bataillon qui vous a sauvé la vie : il a traîné votre corps sur le champ de bataille pour vous mettre hors de portée de l'ennemi et les équipes médicales ont ensuite pu organiser votre rapatriement. On vous a fait transporter ici, à l'Hôpital des Justes, avec quelques-uns de vos camarades également blessés. Votre femme a été prévenue. Elle est en route et devrait arriver d'ici quelques jours. Quant à vous, vous avez avant tout besoin de repos. Le processus de guérison est... hum... loin d'être terminé. »

Je n'ai pas de femme, voulus-je dire, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je me sentais faible, las, lourd. Et surtout, je ne parvenais pas à commencer le moindre semblant de mouvement.

Je ne tardai pas à sombrer à nouveau dans un profond sommeil, hanté de rêves terribles. Je revivais nombre des batailles auxquelles j'avais pris part, mais à la différence de la réalité, je finissais toujours par y mourir, d'une manière ou d'une autre. Je m'éveillais alors, transpirant, le cœur tambourinant, mais il me demeurait impossible de déplacer mes membres d'une quelconque manière, tandis qu'une douleur atroce m'assaillait au niveau du visage. Je replongeais alors dans le sommeil et le cycle se répétait. Rêves. Réveil. Douleur. Sommeil.

Lors de certaines de mes phases d'éveil, une ou plusieurs personnes se tenaient à mes côtés, parfois des prêtres qui rendaient des cultes et marmonnaient des prières, sans doute pour me placer sous la protection des dieux, et j'en profitais pour adresser à Noïlrog, qui me contemplait depuis le plafond de ma chambre, mes propres adjurations, puisque c'était là la seule chose qui demeurât encore en mon pouvoir : *par pitié, ô divin maître, faites que les douleurs cessent*. Le plus souvent, c'étaient des guérisseurs qui m'entouraient, venus contrôler des capteurs et opérer diverses analyses à la demande d'Oxouÿr Fermon, ainsi que je le compris dans leurs discussions. Je me sentis même, une fois ou deux, transporté en un autre lieu où se trouvaient des machines d'imagerie médicale grâce auxquelles on procéda au scan de certains systèmes corporels.

Un jour, cependant, ce fut une femme qui m'apparut, non pas une guérisseuse, mais une dame de la noblesse revêtue de riches étoffes et parée de nombreux bijoux, dont le visage était habité par une grave tristesse. Ce jour-là, sa présence me maintint éveillé.

« Vous n'êtes pas mon époux », dit-elle. Je compris immédiatement qui elle était.

Non, voulus-je répondre, *ce n'est pas moi*, mais de ma bouche ne sortit rien de plus qu'un faible gémissement. Je me contentai de l'observer, et sans doute mon regard portait-il avec lui l'expression de mon désarroi, car la femme, elle, me considérait avec une certaine pitié.

« Je m'attendais à trouver ici mon mari... » Elle s'approcha encore et vint palper quelque chose au niveau de mon cou. « Vous portez son collier... C'est pour cela : on a dû penser que vous étiez lui. Les responsables n'ont sans doute pas su faire la différence, avec votre visage brûlé... Et comme votre combinaison était trop endommagée pour pouvoir récupérer la puce intégrée... Ils ont dû se contenter de lire le nom inscrit sur le pendentif et de m'appeler. Eh bien... me voici... » Elle hésita, et son visage passa de la peine à la détresse, puis à la résignation. « Imaar est mort, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous portez son collier. Il vous aura probablement demandé de me le rapporter. »

Elle s'exprimait de manière saccadée, hésitante. Je ne pouvais toujours pas répondre, mais la femme dut voir sur mon visage, dans mon regard peut-être, une sorte de confirmation. Ses yeux se troublèrent, mais aucune larme ne coula.

« Je vois que ne me suis pas présentée. Je suis Shonis. Shonis de Shel'mekîn. La... femme d'Imaar. Et vous-même ? Mais... vous ne pouvez pas parler, n'est-ce pas ? C'est ce que m'a affirmé le chef-guérisseur... Que Zimmit vous accorde sa bénédiction et que Noïlrog vous protège. Ah ! mon pauvre Imaar ! Mais d'une certaine manière, je m'y attendais. L'oracle avait correctement interprété le message des dieux. J'avais bien tenté de le prévenir, j'ai tout fait pour l'empêcher de partir à cette fichue guerre, mais il n'a pas voulu me croire, et voilà le résultat... "Le devoir !", disait-il, et c'était bien là son seul argument. Au moins, il fait partie des heureux, à présent, de ceux qui se sont vu accorder de faire la grande traversée, tandis que vous... » Elle s'interrompit, eut un moment d'incertitude, puis acheva : « Vous, les guérisseurs disent que vous ne bougerez plus jamais... que vous resterez pour toujours dans cet... état. » Elle parut soudain prendre peur. Je le sentis dans son mouvement et dans

l'intonation de sa voix. « Je ne sais pas pourquoi je perds mon temps à vous parler. Je dois vous laisser. Je ne reviendrai pas. Adieu. »

Or, Shonis revint le lendemain. Et le jour suivant. Et celui d'après. Et tous ceux qui suivirent.

Elle passait une ou deux heures avec moi, me parlait de tout et de rien, de son quotidien, de son passé, de sa relation avec son mari, des affaires politiques. Un déluge de paroles sans cohérence particulière s'abattait sur moi et, d'une certaine manière, cela me faisait du bien. C'est ainsi que j'appris que nous autres Pitaka avions perdu la guerre d'Okram et que, à la suite de cette défaite, les Ürg'h s'étaient emparés de toutes nos possessions sur la planète. Nous avons combattu pour rien : les renforts n'étaient jamais venus. Et l'empereur ne comptait pas reconquérir Okram, qu'il considérait pour l'heure comme un territoire perdu au profit de nos ennemis.

Shonis évoquait régulièrement sa propre vie, que je reconstituai au gré des allusions lâchées ici et là, en les combinant avec ce qu'Imaar lui-même m'avait parfois raconté lors de nos moments de confiance. Elle était originaire du clan Obofiz, essentiellement établi au niveau de la presqu'île de Pointedoigt, au sud des Monts d'Argent, une peuplade honorant le dieu Tonq autant que Noïlrog, et dont les principales activités tournaient autour de la recherche anatomique et médicale. Elle avait épousé Imaar de Shel'mekîn très jeune, un arrangement en grande partie stratégique pour sceller une alliance entre deux puissantes familles du clan. Chez les Obofiz, un rituel particulier voulait que les nouveaux époux reçoivent chacun une canine provenant d'un même povale, gravée au nom de leur nouveau partenaire de vie – cette même canine que je portais désormais autour du cou et qui m'avait fait prendre pour mon défunt camarade.

D'après ses dires, Shonis avait été heureuse avec Imaar, mais elle se lamentait qu'il ne lui eût jamais donné d'enfants. Elle s'étonnait qu'il eût choisi de s'enrôler dans l'armée plutôt que de mener une vie prospère en reprenant le laboratoire de son père. Pour ma part, je le comprenais. Quelle que soit notre origine clanique, nous n'en restons pas moins des Pitaka. Noïlrog était notre véritable guide. C'est sa colère qui animait nos âmes viriles. Avec ses activités militaires, Imaar avait fini par passer de moins en moins de temps auprès de sa femme. Elle ne le voyait plus que quelques mois par an et, dans sa solitude, cherchait à s'occuper comme elle le pouvait. Elle participait aux activités claniques, certes, notamment en contribuant à la recherche bionique, mais se lançait également dans des affaires plus ésotériques, et c'est ainsi qu'elle avait été amenée à plusieurs reprises à consulter un oracle. Ce dernier, apparemment, l'avait prévenue de la fin prochaine d'Imaar, lequel s'était refusé à entendre les supplications de son épouse et s'était malgré tout précipité vers sa fin et répondant à l'appel de la guerre d'Okram. Pour ma part, je savais ce qu'il en était : une fois enrôlé dans l'armée pitaka, hormis en cas de force majeure, il était impossible de refuser une campagne, quelle qu'elle fût. C'était là une question d'honneur. Imaar n'avait fait que son devoir.

Ces quelques moments quotidiens passés en compagnie de Shonis avaient l'avantage de distraire quelque peu, dans l'espace de nos rencontres, mon esprit tourmenté, et s'il m'était encore impossible de m'exprimer, faute de forces suffisantes, cela me plaisait d'écouter sa voix mélancolique débiter toutes ces paroles. C'était une véritable chance de l'avoir, car le reste du temps, croyez-moi, je vivais un véritable enfer.

Oxouÿr Fermon était venu se présenter un jour avec un air grave, et, d'un ton solennel : « Vous ne retrouverez jamais votre mobilité. J'en suis navré. » Bien que je l'eusse depuis longtemps compris, le fait devenait officiel. Les mots du chef-guérisseur résonnaient dans mon esprit et me hantaient, dans mes périodes de veille comme dans mon sommeil. Ah ! Vous n'imaginez pas la frustration qu'implique la paralysie totale pour qui avait l'habitude de courir les champs de bataille ! Ma souffrance physique était en vérité bien peu de chose en comparaison avec la honte que je ressentais chaque fois que l'on me portait à la bouche de la bouillie que je peinais à ingérer, ou que des guérisseuses se présentaient pour changer mes couches. *Que vont-ils faire de moi ?* me ressassai-je constamment. *Je n'ai pas de famille, pas d'amis, pas d'argent, et ils ne peuvent pas me garder éternellement ici... Par Mamanikam, on aurait mieux fait de me laisser crever sur le champ de bataille !*

Je continuais de contempler Noïlrog qui m'observait, là-haut, de son plafond. Je ne l'entendais pas vraiment me parler, malgré toutes les prières que je lui adressais, mais je sentais naître en moi un vague sentiment d'ordre mystique. Dans mes trop longues périodes de veille immobile et solitaire, je

me remémorais les anciens mythes. Celui de l'avènement de Noïlrog, notamment, tournait en boucle dans mon esprit : je me rappelais les récits des duÿrs et des gloÿrs qui contaient comment Aïslav, le Premier Dieu, avait jadis été surpris par la géante élémentaire des volcans Kraÿl alors qu'il forniquait avec Lagdam, une povale au poil hirsute. Kraÿl, par jalousie envers l'animal, avait alors déchaîné un torrent de magma pour engloutir l'amante sauvage d'Aïslav. La lave s'était solidifiée, et de Lagdam, il ne restait plus qu'une statue parfaitement immobile à l'effigie de la créature qu'elle avait été, statue que Kraÿl avait décidé d'offrir à Mamanikam pour décorer son palais ténébreux au fin fond du Lôhòsh. Et puis les années étaient passées, et Zimmit, qui grandissait au sein du royaume souterrain, s'était prise de fascination pour cette sculpture bestiale qui semblait si vivante malgré ses traits figés. Un jour, elle s'était demandé quelle sensation cela ferait d'être fermement tenue par un pareil animal, et elle s'était fauillée entre ses énormes pattes. Mais, par maladresse, elle avait fait tomber la statue qui s'était brisée sur le sol, découvrant alors l'être qui se trouvait à l'intérieur : le dieu Noïlrog, entièrement formé et déjà adulte, prisonnier depuis toutes ces années des entrailles de Lagdam...

Je me sentais désormais comme notre dieu avant sa naissance, mon âme prise au piège d'une carcasse creuse et immobile. Or, pour m'en libérer, il suffirait que quelqu'un s'arrange pour la briser... C'est ainsi que se forma peu à peu dans mon cœur une terrible résolution.

Bientôt, à force d'immenses efforts, je parvins progressivement à bafouiller quelques bribes de parole, et lorsque le chef-guérisseur Fermon se présenta un jour à mon chevet, je marmonnai : « mourir... je veux... mourir. » Il fit alors preuve d'une grande compréhension et, loin de tenter de m'en dissuader, ainsi que je l'avais craint, il m'expliqua l'intégralité processus : il fallait convoquer le Conseil supérieur de la clinique, puis effectuer une requête spécifique auprès de l'aÿr de Jablagz sous la responsabilité duquel se trouvait l'Hôpital des Justes, et enfin interroger les dieux. Si tous y étaient favorables, Conseil, aÿr, dieux, alors la mort me serait accordée. Or, au vu de ma situation, il avait bon espoir que cela adviendrait. « Bien. Si vous êtes sûr de votre choix, alors je vais me charger de faire part de votre demande aux services concernés. Avez-vous d'autres questions, Neÿr Imaar de Shel'mekîn ?

— Non... mais...

— Mais ? Puis-je vous être utile en quoi que ce soit d'autre ?

— Non... Non... » J'eusse voulu lui faire savoir qu'il se trompait de personne, que mon nom n'était pas Imaar, mais Qureö... Cependant, l'expliquer se fût avéré trop long et m'eût coûté trop d'efforts. Je n'en avais simplement pas la force, et mourir sous un nom ou sous un autre, après tout, peu m'importait, pourvu que je puisse enfin quitter cette carcasse immobile.

Maudissant la stupidité de ce long processus bureaucratique, je n'avais donc d'autre choix que de prendre mon mal en patience. Les jours s'écoulèrent, rythmés par les visites périodiques de Shonis, et avec pour moi l'espoir grandissant d'en finir bientôt avec ma vie d'épave. Comme je parvenais peu à peu à retrouver l'usage de la parole, mes rencontres avec l'épouse d'Imaar prirent de plus en plus l'apparence de dialogues, bien que je m'exprime encore avec difficulté. Elle s'enquit d'histoires concernant son mari défunt, et je me remémorai alors bien des batailles et d'autres moments importants de notre existence guerrière. Je lui racontai comment nous avions fait nos armes sur l'astéroïde Walgrim en tuant chacun notre premier homme, la frayeur que nous avons eue sur Oropash lorsque, nous perdant dans la jungle, nous fûmes capturés par un groupe d'Unoki qui nous garda deux mois en captivité avant notre miraculeuse évasion, ou encore ce jour où il m'avait surclassé de justesse pour obtenir la médaille du talent, attribuée au meilleur tireur de notre section lors d'un concours improvisé. Il m'était agréable de me replonger ainsi dans le passé pour faire une sorte de bilan de ma vie avant de la quitter définitivement.

Shonis, d'une manière ou d'une autre, bien que je ne lui en eusse rien dit, finit par avoir vent de mon intention de mourir. Visiblement offusquée par cette décision, elle me parla à plusieurs reprises d'un processus chirurgical par ondes énergétiques que l'on développait au sein de son clan et qui devrait, d'après elle, me permettre de retrouver mes facultés motrices. J'avais entendu parler de cette méthode. Il s'agissait des fameux incubateurs à ondes mû, lesquels avaient beaucoup fait parler d'eux

quelques années plus tôt, et pas pour les bonnes raisons. Des études montraient qu'il s'agissait probablement du processus le plus douloureux qui soit. En effet, il était impossible d'anesthésier les patients, puisque la douleur éprouvée n'était pas d'ordre physique, mais liée aux énergies spirituelles. Mais le plus important problème, à mes yeux, concernant l'utilisation de cette méthode, restait tout de même que nul, jusqu'à présent, n'était encore sorti vivant d'aucun des prototypes mis au point. Shonis eut beau arguer que les nouveaux dispositifs élaborés par son clan offraient des perspectives tout à fait optimistes, on comprendra que je me sois malgré tout permis de refuser poliment.

La plus grande question que je me posais alors était de savoir si Noïlrog m'accepterait parmi ses élus bien que je ne fusse pas précisément *mort au combat*, l'arme à la main. De mon point de vue, c'était tout comme, puisque ma vie s'était pour moi achevée sur le champ de bataille, mais comment le dieu considérerait-il la chose ? Ah ! Rejoindre l'Armée Céleste après le trépas ! Tel était le rêve de tout guerrier pitaka qui se respecte, et il était bien naturel que j'y aspire moi-même avec la plus grande ferveur.

Enfin, un beau matin, Oxouÿr Fermon vint me rendre visite en vue de m'annoncer que le Conseil supérieur de la clinique qu'il présidait de même que l'aÿr de Jablagz avaient donné leur accord pour mon euthanasie. En outre, des duÿrs avaient interrogé les entités célestes, lesquelles s'y étaient également montrées favorables. « Votre "départ" a été programmé pour la prochaine pleine lune, Neÿr Imaar », m'annonça-t-il d'une voix pleine de compassion. Je me gardai de lui révéler ma véritable identité : cela ne changerait rien à mon affaire. C'était sous le nom de mon camarade qu'avaient été effectuées toutes les démarches administratives, et je ne voulais pas prendre le risque d'avoir à les recommencer depuis le début et à repousser de fait le moment de ma délivrance. Je devais mourir sous un autre nom ? Soit. Les dieux, eux, ne manqueraient pas de me reconnaître.

La mort. Si beaucoup la craignent et la redoutent, et seraient prêts à tout donner afin de l'éviter, d'autres, comme moi, la contemplant avec une étrange impatience mêlée d'appréhension. Seuls ceux qui l'ont vécu connaissent le singulier sentiment mêlé d'horreur et de fascination qu'induit de connaître la date de sa fin ! La moindre de mes respirations revêtait une importance capitale, et je la chérissais infiniment pour maintenir ce lien intime qui m'unissait à la vie autant que je la haïssais pour faire perdurer la souffrance qu'enduraient continuellement mon corps et mon âme mélangés.

Shonis continuait de me rendre ses visites quotidiennes, mais celles-ci ne m'importaient plus vraiment, car toute mon attention se voyait désormais orientée vers ma délivrance prochaine. Et puis, une dizaine de jours environ avant l'échéance, ses apparitions quotidiennes cessèrent définitivement. Je supposai qu'elle s'était, d'une manière ou d'une autre, attachée à moi, et préférait s'épargner le désespoir d'une nouvelle perte, ou peut-être avait-elle simplement eu la délicatesse de se retirer afin de me laisser tout le loisir de contempler l'ineffable. Lorsqu'Oxouÿr Fermon s'en étonna à la veille de mon euthanasie, je lui expliquai simplement que cela appartenait à nos traditions claniques, et qu'une épouse ne devait pas voir mourir son mari, sous peine de s'attirer la malédiction de Mamanikam. L'explication parut le satisfaire, car il ne dit plus rien à ce sujet.

Enfin, le grand jour arriva. Terrible jour. Jour glorieux et divin. Je passai presque tout mon temps, consacrai toute mon énergie restante à adresser mes prières à Létro, à Oshîn, à Zimmit, à Olokîn, à Mamanikam, et surtout à Noïlrog... Je les conjurais d'être justes avec ma personne et de me pardonner, au moment de mon jugement, les quelques périodes d'égarement que j'avais pu connaître au cours de mon existence.

Composé de Neÿr Fermon ainsi que de deux assistants et d'un duÿr, le comité chargé d'exécuter l'acte se présenta solennellement, et le chef-guérisseur déclara d'une voix pleine de compassion : « C'est l'heure, mon brave. Les dieux vous appellent. » On m'entraîna hors de la grande salle et, par une dernière prière, je fis brièvement mes adieux à la fresque de Noïlrog sur laquelle mes yeux étaient restés posés presque continuellement tout au long mon séjour à l'Hôpital des Justes. On me fit alors pénétrer dans la salle où j'allais mourir, dont le décor épuré frappait par sa blancheur. À ce moment-là, plusieurs honneurs me furent faits que je n'avais prévus et qui me comblèrent de joie en cet instant si lourd d'émotion.

D'abord, on fit venir un maître de tatoueur afin de réaliser les tatouages manquants sur les espaces demeurés libres de ma jambe gauche, et l'on me tatoua également quelques parties de mon visage. Je

serrai les dents en acceptant la douleur que provoquait le jet laser sur ma peau extrêmement sensible, car je savais l'insigne distinction que cela représentait. On eut jusqu'à la bonté de me présenter un miroir afin que je pusse observer le résultat. *Par Oshîn, est-ce vraiment moi, cette larve humaine que j'observe dans ce reflet ? Est-ce mon visage cette gueule fripée, à la fois décolorée et calcinée ?* furent les pensées qui m'assaillirent tandis que le chef-guérisseur déclarait : « Ainsi, Neÿr Imaar, vous mourrez en vétéran. Or un véritable vétéran se doit de mourir l'arme à la main... »

Ce fut là la seconde surprise que l'on me fit : on me présenta un fusil-mitrailleur du même type que celui qui m'avait accompagné lors des campagnes d'Oropash et de Harkên, et jusqu'à la bataille de la vallée des Ammonites sur Okram. Alors, je ne pus retenir mes larmes qui, jusqu'ici contenues, se déversèrent abondamment sur mes joues.

Le chef-guérisseur posa l'arme sur mon ventre et vint y fixer mes mains, puis dit d'un ton solennel : « Vous voilà équipé pour le voyage qui vous attend. Vous ne serez pas désarmé lorsque Noïlrog vous invitera à venir guerroyer à ses côtés. » Il laissa s'écouler un moment, le temps d'une inspiration qui s'acheva sur un lourd soupir, avant de reprendre : « Bien. Voulons-nous procéder ? » Je sentis mon cœur s'accélérer dans ma poitrine pour venir battre à mes tempes, mon souffle devenir plus haletant, et j'eus l'étrange sensation que tout mon corps voulait se rebeller contre cette décision irrévocable de mon esprit. Mais mes membres demeurèrent inertes, comme ils l'avaient été depuis mon réveil au sein de l'hôpital militaire, et je trouvai le courage d'articuler : « Je suis prêt. »

Une inspiration... Une expiration... Une inspiration...

Tout devint dès lors confus pour moi : j'entendais le duÿr prononcer des prières dont je ne comprenais pas les paroles, et je tentais de me raccrocher à la réalité en m'efforçant de me représenter par l'esprit la glorieuse image de Noïlrog qui avait quitté le plafond. Mes larmes ne cessaient plus de couler. *Bientôt, j'aurai rejoint le dieu,* me répétais-je continuellement. *Bientôt, j'aurai retrouvé la vigueur de mon corps au fond du monde spirituel et je pourrai faire partie de l'Armée Céleste de Noïlrog... Pour peu qu'il m'y accepte...*

Une expiration... Une inspiration... une expiration...

Je devinais dans le coin de mon champ de vision le duÿr extrayant de son fourreau le poignard sacrificiel qu'il allait plonger dans mon cœur une fois qu'il aurait achevé d'appeler sur moi la bénédiction...

« NON ! ARRÊTEZ ! »

La voix venait de retentir du côté de la porte. Tout se passa alors très vite. Le chef-guérisseur, le prêtre et les assistants eurent à peine le temps de se retourner qu'une demi-douzaine de silhouettes sombres aux visages masqués leur tombaient dessus pour les immobiliser sans tenir aucun compte de leurs protestations.

« Il est là ! s'exclama l'un des intrus avec une voix virile qui, étrangement, me parut familière. Emportons-le, vite ! Faut être sorti avant que la milice rapplique !

— Non ! non ! m'écriai-je. Qu'est-ce que vous faites ? Laissez-moi ! » Mais mes suppliques s'avérèrent inutiles. Le groupe de nouveaux venus m'installa rapidement sur une civière, et je me vis transporter à toute allure à travers les couloirs de l'hôpital.

« Hé ! Vous contrevenez à la loi sacrée de Mamanikam ! m'époumonai-je. J'ai le droit de mourir si je le souhaite ! Vous ne pouvez pas m'en empêcher !

— Attention, des gardes ! » cria l'un de mes ravisseurs sans prêter la moindre attention à mes protestations, invitant le groupe à s'élancer dans une autre direction.

Alors que je pensais avoir fait mes adieux à la vie, voilà que je déambulais dans l'Hôpital des Justes sans aucun contrôle sur ce qui m'arrivait. Quelle frustration ! Non seulement je me trouvais dans l'incapacité absolue de me défendre, mais j'ignorais tout de ces hommes et de la raison de mon enlèvement. Qui étaient-ils ? Que me voulaient-ils ? Avais-je une quelconque valeur à leurs yeux ? *Pourtant, ces voix, je les connais... Ou bien ne s'agit-il que d'une impression ?* Impuissant, je me contentai de faire la seule chose qui demeurât en mon pouvoir : je priai les dieux de m'accorder leur protection.

Nous finîmes par sortir de la clinique et je me vis subitement ébloui par la beauté du ciel nocturne. Il y avait une éternité que je ne m'étais pas retrouvé à l'extérieur. Surtout, je n'avais jamais vraiment

pris le temps d'admirer le firmament de mon monde natal. Pas, du moins, depuis mon enfance. Pas depuis que je m'étais décidé à devenir un guerrier au service de ma tribu. Là-haut, les étoiles brillaient d'un éclat étincelant, et pour une fois, ce n'était plus Noïlrog que j'avais au-dessus de ma tête, c'était son épouse, Zimmit, la douce Maîtresse des Nuits.

Cela ne dura qu'un court moment, car je me retrouvai bientôt projeté à l'intérieur d'un véhicule qui démarra presque aussitôt.

« On les a semés ! s'extasia l'un des hommes masqués.

— Noïlrog était avec nous », ajouta un autre.

Ils retirèrent leurs masques. Ce n'est qu'alors que je les reconnus pour de bon. « Lieutenant Firko ? Barsh ? Dunpal ? Que... qu'est-ce que vous faites là ? »

C'étaient mes camarades de bataillon, ceux aux côtés de qui j'avais pris part à la guerre d'Okram et qui avaient visiblement survécu à l'ultime bataille de la vallée des Ammonites.

« L'heure n'est pas encore venue pour toi de mourir, Qureö, dit simplement le lieutenant Firko. Ou bien faut-il plutôt t'appeler Imaar, camarade ? Allons, te fais pas de souci, tu es entre de bonnes mains, et on s'occupe de tout. Tâche de te reposer, maintenant, car t'es pas au bout de tes peines. »

Pour ma part, je suivis volontiers ce dernier conseil. Toutes les émotions de cette invraisemblable journée, terminée par une course-poursuite inattendue, m'avaient épuisé, et je sombrai rapidement dans un profond sommeil.

Lorsque je m'éveillai à nouveau, je crus voir devant moi la divine Zimmit qui m'observait avec toute sa tendresse maternelle, mais ma vision se rectifia bientôt, et je reconnus la femme qui me faisait face. « Shonis ! m'écriais-je. Alors, c'était vous... c'est vous qui avez organisé mon enlèvement... mais... pourquoi ?

— Parce que je ne pouvais pas te laisser mourir, Imaar.

— Vous êtes folle, Shonis. Je ne suis pas Imaar. Mon nom est...

— *Chut !* Tais-toi. Je sais très bien qui tu es, mais tant que tu porteras ce collier... » Elle désigna la dent de povale accrochée autour de mon cou. « ... tu seras mon époux et nul autre. Mon nom y est gravé, et le tien est inscrit sur celui que je porte. Ces colliers nous unissent à jamais dans l'adversité. » Elle fit jaillir de son décolleté un pendentif très semblable à celui qu'Imaar m'avait confié.

« Tu vois ? Ces deux canines proviennent du même povale. Elles symbolisent notre union.

— Votre union *avec Imaar*.

— *Tu es* Imaar. Du moins tant que tu portes ce collier. » Ses yeux comme sa voix tremblaient d'émotion. « Nous sommes unis, Imaar. Et je refuse que tu meures.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher, par Mamanikam...

— Bien sûr que je le peux. J'en ai le droit. Tu portes le pendentif de l'union sacrée.

— Alors, retirez-moi ce collier.

— Non. »

Nous nous regardâmes longuement, jusqu'à ce que je me décide à briser le silence : « À quoi bon vivre, s'il m'est impossible de faire quoi que ce soit ?

— J'ai consulté l'oracle. Tu vivras, et tu feras bien des choses, car tu es appelé à une grande destinée, Imaar.

— En étant paralysé ?

— Tu ne le seras plus.

— Comment ça ?

— Nous allons t'opérer.

— M'opé... » Je compris tout à coup. Je sentis l'onde glacée de l'effroi se répandre dans ma carcasse insensible. « Mais... non ! Cette opération... Elle a toutes les chances d'échouer ! Personne n'y a jamais survécu !

— Et alors ? Tu voulais bien mourir, non ? Qu'est-ce que cela change ?

— Mais... mais... l'opération doit passer par des douleurs atroces...

— Qu’importent les douleurs, si tu dois mourir. De toute manière, tu survivras. Tu seras le tout premier homme à y survivre. J’ai consulté l’oracle, te dis-je. Et jusqu’ici, toutes ses prédictions se sont vérifiées... » Elle me considéra un instant avec un regard étrange au fond duquel je ne savais quelles émotions, quelles pensées il me fallait lire. De l’espoir ? De la détermination ? De la peur, peut-être ? Ah ! Je ne la connaissais pas encore assez à cette époque, mais aujourd’hui, avec mes souvenirs, je jurerais qu’il s’agissait essentiellement de mélancolie. « Bon, dit-elle, prépare-toi. Mentalement, je veux dire, et rapidement, car l’opération est sur le point de commencer. »

Vous ne pouvez imaginer à quel point j’ai haï cette femme en cet instant. Ah ! oui ! Je l’ai détestée de tout mon corps, de toute mon âme, de tout mon esprit. J’invoquai de toute urgence les dieux, que j’envisageai comme ma seule et unique possibilité de salut, puisque mon état m’interdisait de me défendre : *Noïlrog, je vous en prie, ne la laissez pas faire ; Oshîn, par pitié, empêchez-la ; ô Zimmit, généreuse Zimmit, je vous en conjure, arrachez-moi au sort qu’elle tente de m’infliger...*

J’eus un moment l’espoir que mes prières aient pu trouver le chemin de leurs divines oreilles, car je vis débarquer mes camarades de bataillon, ceux-là mêmes qui avaient procédé à mon enlèvement quelques heures plus tôt. « Les gars, il faut l’arrêter ! Si vous saviez ce que cette folle veut faire...

— On le sait parfaitement, Qureö, répliqua le lieutenant Firko. À ton avis, pourquoi elle a fait appel à nous pour te faire sortir de l’hosto ? Hein ?

— Vous... mais... non... vous n’avez pas le droit !

— Au contraire, Qureö. Nous y sommes *forcés*. C’est l’objet de notre pacte. Tu te souviens ? “Sauver ceux qui peuvent l’être tant qu’il reste de l’espoir”.

— Mais... non... Je ne... Je ne veux plus souffrir, lieutenant. J’ai déjà assez... »

Le lieutenant Firko m’interrompit : « Écoute-moi bien, Qureö. En vertu de notre pacte, je me suis trimballé ta dépouille sur tout le champ de bataille, au péril de ma vie. C’est pas pour que tu renonces si facilement à la tienne. Si tu dois mourir, alors puissent les dieux préserver ton âme. Mais que ce ne soit pas sans avoir tout essayé ! Cette chirurgie énergétique, elle peut fonctionner. Même si les chances sont minimes. Même si elle implique de souffrir comme jamais tu as souffert jusqu’à aujourd’hui. Ils ont obtenu des essais très probants en appliquant le même mode opératoire sur des groukis. » Ce n’était pas tout à fait un propos propre à me rassurer... N’avait-il donc jamais pris acte de la différence notoire existant entre les groukis et les humains ? Mon poids était une centaine de fois supérieur à celui de ces petits rongeurs ! Le lieutenant Firko ne me laissa toutefois pas le temps de le lui faire remarquer, poursuivant : « Si tu le fais pas pour toi, fais-le pour Imaar. Fais-le pour sa bonne femme. Fais-le pour nous, par Noïlrog !

— Je... je... »

Il n’y avait rien à répondre. Je voyais bien qu’il me serait impossible de le convaincre. Il avait décidé à ma place, et mes anciens camarades de bataillon avaient acquiescé à chacune de ses affirmations. Les divinités, apparemment, avaient décidé de mon sort à travers eux, et il me serait impossible d’y échapper. Je n’avais d’autre choix que de l’accepter.

« D’accord... allons-y... »

On ne me laissa pas même le temps de regretter ma décision. Je me vis aussitôt conduire dans une pièce où une énorme machine emplissait la quasi-totalité de l’espace : le fameux prototype d’incubateur à ondes mû duquel dépendrait mon rétablissement – ou ma fin. J’avais beau m’être résigné, j’observais cet instrument gigantesque avec une appréhension grandissante. J’aurais dû être mort, à cette heure, n’eût été l’intervention de mes camarades militaires. Se pouvait-il que cet instrument représente la source de mon salut ? Que je parvienne à survivre à l’opération ? Que je remarque un jour ? Shonis me fournit des explications que j’écoutai à peine : « L’incubateur à ondes mû fonctionne selon un principe similaire à celui des koro’majzdars. Il cherche à équilibrer des énergies spirituelles pour faciliter l’entrée dans l’Intermonde. Seulement, une fois franchi l’Interstice, l’indice de vibration des ondes mû est porté à son maximum en vue d’une dissolution quasi complète du corps éthéré puis de sa régénération. Il faudra par la suite le réhabituer à agir directement sur le corps matériel auquel il est assimilé et permettre progressivement le retour à une motricité normale. »

Il y avait parmi les assemblages composant la machine une sorte de boîte avec l’apparence d’un sarcophage et de taille suffisante pour y faire pénétrer un corps humain – *mon corps*. Barsh et Dunpal

commencèrent par me déshabiller, puis m'y transportèrent et m'y placèrent précautionneusement. Je me retrouvai pris au piège, intégralement entouré par d'épaisses cloisons de métal vibrant et grésillant d'une énergie mystérieuse. Un vent de panique souffla sur mon âme.

J'entendis la voix de Shonis, au loin, qui me disait : « prépare-toi, Imaar ».

Qureö, bon sang ! Je m'appelle Qureö !

Je n'avais pas le choix ; j'étais parfaitement impuissant devant ma destinée. Alors, je fis ce qu'il me restait à faire, la seule chose qui demeurait encore en mon pouvoir, ce à quoi j'avais déjà consacré toutes mes dernières journées, toutes mes dernières heures : je priai une nouvelle fois les dieux. *Ô puissant Noïlrog, et vous, ô divinités issues de la sainte Koro, atténuez mes souffrances à venir et rendez-les-moi supportables...*

« Cela dépendra de toi, Qureö. »

Qui avait parlé ? Je redressai la tête. Plus de sarcophage. La machine avait disparu. La pièce où je me trouvais également, de même que Shonis, le lieutenant Firko et mes camarades de bataillon. J'étais seul. *Non, pas seul.* Une vague forme se tenait à quelque distance, là d'où avait émané la voix. Je m'avançai dans sa direction. *Je peux marcher,* remarquai-je, surpris. *Ô Joie !* Puis, considérant les alentours : *Ce paysage... si irréal... serait-ce... aurais-je véritablement rejoint l'Intermonde ?* À mon approche, la silhouette se fit plus discernable. Un homme était assis sur un trône. *Non. Pas un homme. Un dieu !*

« Noïlrog... » murmurai-je en m'inclinant respectueusement.

Je me trouvais bel et bien au sein de l'Intermonde : l'incubateur à ondes mû avait permis à mon esprit de franchir l'Interstice pour se rendre au-delà des frontières de la matérialité physique. La divinité dont les cheveux et la barbe avaient une rougeur flamboyante, dont la face était couverte de tatouages, était revêtue de sa célèbre armure Elsêk'nîl, et tenait dans l'une de ses mains le fusil Shêk'oram, deux attributs de grand pouvoir façonnés par Tonq, l'Armurier des Dieux. De l'une, il était dit qu'aucune arme classique ne la pouvait transpercer, et de l'autre que ses projectiles ne pouvaient manquer leur cible une fois pressée la gâchette. Noïlrog ne ressemblait à aucune des représentations qu'on avait pu faire de lui et, en même temps, il leur ressemblait à toutes. C'était son imposante carrure qui frappait en premier lieu le regard, car la musculature que l'on devinait sous Elsêk'nîl dépassait tout ce qu'il était humainement possible d'atteindre, fidèlement à ce qu'en révèlent les mythes.

Nous nous trouvions sur un surplomb, et Noïlrog paraissait contempler ce qui se déroulait en contrebas. J'y plongeai également le regard, et ce que j'y vis m'ébranla. C'était une arène, mais une arène d'une taille comme il ne s'en trouve aucune dans le Rameau de Po, ni même, probablement, en aucun lieu de l'Arbre de Vie de Naömar. Elle était si vaste qu'elle se poursuivait encore derrière un horizon indiscernable. Et dans cette arène, partout, à perte de vue, des guerriers s'entraînaient. Tout l'espace résonnait de l'écho de leurs cris et des lames s'entrechoquant. *l'Armée Céleste,* compris-je, ému.

L'âme pleine d'humilité, je trouvai le courage de m'adresser au dieu : « Ô puissant Seigneur de la Guerre Sanguinaire, ma présence ici signifie-t-elle que... que je suis invité à rejoindre votre armée ? demandai-je le cœur vibrant d'espoir.

— Et comment le pourrais-tu, sans armure et sans armes ? » répondit Noïlrog en éclatant d'un rire tonitruant. C'est à ce moment seulement que je pris conscience de ma nudité. « Ah ! Qureö, je t'aurais volontiers pris avec moi pour affronter les menaces qui pèsent sur notre douce mère Koro, car tu es un combattant hors pair, vaillant et vigoureux, comme tu as su le prouver à de multiples reprises... mais la règle est la règle : tu n'es pas mort dignement ; or, seule une mort digne devrait pouvoir ouvrir les portes de l'Armée Céleste, hormis à de très rares exceptions. *Hormis à de très rares exceptions.* C'est pour cela que tu te trouves devant moi. Je te propose d'emprunter un autre chemin. Un chemin pour lequel il faudra te montrer coriace. »

Noïlrog connaît mon nom, m'extasiais-je en cet instant. *Il me tutoie. Il s'adresse à moi comme s'il parlait à un frère d'armes subordonné !* Je jetai un nouveau coup d'œil à l'arène infinie. On y observait des guerriers korogaï de toutes les origines ethniques et de toutes les époques.

« Coriace ? que voulez-vous dire ?

— Tu vas souffrir, Qureö. Souffrir comme jamais tu n’as souffert jusqu’à présent. C’est pour cela que tu es ici. Pour tester ton endurance. Voici le compromis que je te propose : si tu parviens à triompher de l’épreuve à venir, alors tu feras partie des exceptions et tu auras acquis ta place au sein de l’Armée Céleste, mais il te faudra auparavant réintégrer ton corps et poursuivre ta vie séculière en attendant ta mort définitive. Car vois-tu, j’ai tout autant besoin de fidèles valeureux au sein du monde matériel pour accomplir dignement mes volontés parmi les mortels.

— Et si je n’y survis pas ?

— Alors je ne pourrai rien pour toi. Il te faudra te rendre au Lôhôsh pour y subir ton Jugement, et ton sort sera le même que celui de tout autre mortel trépassé. Néanmoins, j’escompte que tu réussisses, et si tel est le cas, j’aurai quelques missions à te confier une fois que tu auras retrouvé ton corps et tes facultés.

— Et tout ce que j’ai à faire pour cela, c’est...

— Souffrir. » Le Dieu plaça ses mains en porte-voix et appela : « KREZEB ! »

Tout à coup surgit de nulle part une créature démoniaque, la plus hideuse qu’il m’eût été donné de contempler, même au cours de mes cauchemars les plus affreux. Au plus profond de mon être se mêlèrent l’effroi et le dégoût. Sa silhouette était humanoïde, mais elle apparaissait tellement déformée que la moindre partie de son corps semblait avoir été déplacée : un œil au-dessus du nez, un au-dessous, nez qui, d’ailleurs, avait pris la place d’une oreille, laquelle oreille se trouvait au niveau du menton. Un bras se trouvait effectivement à peu près relié à l’épaule, mais donnait l’impression d’être muni de deux coudes, tandis que l’autre commençait à la base de la hanche, et une première jambe partait vers l’avant quand la seconde se traînait en arrière avec un pied monté à l’envers... De surcroît, il était impossible de compter les verrues, pustules et autres excroissances que portait sa peau à la couleur incertaine.

« C’est Krezeb qui va se charger de la chirurgie, reprit Noïlog. Crois-moi, c’est un expert en la matière, et tu n’es pas son premier patient, loin de là. Toutefois, rares sont ceux qui survivent à ses soins... J’ose espérer que nous nous reverrons, Qureö, à l’issue de la... procédure. Allez ! »

Alors, le dieu balaya l’air d’un geste du bras comme pour nous congédier, l’être difforme et moi, et ce geste eut pour effet de transformer tout d’un coup le décor qui m’entourait. Disparus, Noïlog, son trône et l’arène. Je me retrouvai dans une vaste plaine désolée plongée dans la pénombre, seul en présence de la hideuse créature humanoïde du nom de Krezeb.

Qu’est-il ? me demandai-je. *Il aurait pu être un homme, jadis, mais s’il l’a été, cette époque est depuis bien longtemps révolue.* « Nous pouvons commencer l’opération chirurgicale, dit l’être difforme avec une voix aux accents d’outre-tombe.

— Qu’allez-vous me faire ?

— Je vais réduire à néant votre corps spirituel avant de le régénérer. Inutile de vous révéler les différentes étapes de la procédure. Vous aurez bien assez tôt l’occasion de les découvrir. Et je ne tiens pas à vous effrayer avant même d’avoir commencé. »

Le monstre s’approcha de moi et, alors que je m’attendais à le voir me saisir avec violence, une main délicate se posa sur mon épaule. La voix cadavéreuse déclara sur un ton qui se voulait probablement amical : « Il va falloir être fort, mon brave. Une seule règle pour que la chirurgie opère : ne pas crier. C’est bien compris ? S’il advenait qu’un cri s’échappe de votre bouche avant la fin du processus, les fragments de votre âme s’en verraient aussitôt déchirés et il me deviendrait dès lors alors impossible de les empêcher de quitter votre corps physique. Vous mourriez définitivement et devriez aussitôt rejoindre le Lôhôsh. Est-ce bien clair pour vous ? Quel que soit le niveau de douleur que vous ressentez, ne criez surtout pas... »

D’un claquement de ses doigts tordus, il fit apparaître non loin de nous une table en bois. Il me prit doucement par la main et m’entraîna lentement jusqu’au meuble à travers l’obscurité onirique. « Installez-vous, je vous prie, dit-il en me désignant la surface, et écartez les bras et les jambes. »

Je suivis ces instructions avec une appréhension croissante. *Ne pas crier*, ne cessai-je de me répéter. *Une seule règle : ne surtout pas crier, quoi qu’il advienne...*

« Je vais devoir vous fixer à la table pour vous empêcher de bouger. On va faire monter la douleur progressivement. »

C'est parti...

Krezeb fit apparaître un maillet et quatre énormes clous. Je compris alors immédiatement ce que mon « chirurgien » entendait lorsqu'il disait vouloir *me fixer à la table*. Je sentis mon rythme cardiaque s'accélérer. *Ne pas crier !*

Dès le premier coup de maillet, la douleur localisée dans le centre de ma main droite me parut déjà atteindre le maximum de ce qu'il était humainement possible de ressentir, et il s'en fallut de peu que le hurlement qui s'était formé dans ma gorge ne résonnât de toute sa puissance. Je parvins à l'étouffer de justesse. Qu'avait-il donc voulu dire en parlant de faire monter la douleur progressivement ? Je le compris peu à peu lorsque le second clou s'enfonça dans ma main gauche, puis le troisième dans mon pied droit et, enfin, le dernier dans mon pied gauche. À chacune de ces opérations, l'insoutenable souffrance montait d'un cran supplémentaire.

Aller jusqu'au bout. Ne pas crier. L'Armée Céleste m'attend.

« C'est maintenant que les choses sérieuses vont commencer, annonça mon tortionnaire d'un ton compatissant en faisant apparaître dans sa main une sorte de scalpel. Je vais devoir vous ôter la peau.

— Vous allez me... Non... par pitié... Non...

— Chut, pas trop fort. Vous ne voulez pas que vos paroles soient interprétées comme des cris. Dorénavant, je vous demanderai de faire silence et de me laisser procéder. »

Je vous en conjure, ô dieux, permettez-moi de traverser cette épreuve.

La sensation provoquée par les incisions qu'il s'était mis à pratiquer relevait d'une douleur à peu près supportable pour un combattant endurci. C'est ensuite que mon mutisme fut véritablement mis à l'épreuve, au moment où il se mit à tirer sur mon épiderme pour le séparer du reste de mon anatomie. Faisait-il exprès d'aller aussi lentement ? Les sensations étaient-elles moins virulentes ainsi que s'il procédait par à-coups ? Ou bien cherchait-il au contraire à les rendre les plus intenses possible ?

Rester muet... Ne pas crier... Aaaarrh...

Je me vis ainsi progressivement dénuder, ma chair étant mise à vif d'abord au niveau de mes membres, l'un après l'autre, de l'épaule jusqu'au bout des doigts, de l'aine jusqu'au bout des orteils, puis de toute la surface ventrale, à partir d'une longue incision pratiquée de mon cou jusqu'à mon sexe en passant par mon nombril. Les alentours s'étaient embaumés de l'odeur cuivrée du sang.

Enfin, Krezeb, très professionnel, parvint je ne sais comment à me retirer la peau du dos, qui pourtant se trouvait entre moi et la table. Mais en cet instant, je me moquais bien des méthodes employées par le bourreau. Mon esprit se voyait tout entier accaparé par cette incommensurable douleur à laquelle je me devais de résister, condamné à demeurer conscient malgré l'interdiction de laisser s'exprimer ma souffrance...

« Sois heureux, dit Krezeb, tu ne subis ce supplice qu'une fois. Certains criminels, au moment de leur Jugement, sont condamnés par les dieux à le subir à répétition pour des périodes s'approchant de l'éternité. » *Mais eux, du moins, sont autorisés à crier*, ne pus-je m'empêcher de penser au fond de moi.

Quoi qu'il en soit, j'y étais parvenu ! Je venais de me faire presque intégralement écorcher – seule ma tête avait été épargnée – et j'en étais venu à bout sans laisser échapper le moindre cri. Rien de plus que quelques petits couinements de rigueur, aussitôt ravalés.

« Est-ce... terminé... ? parvins-je à formuler en mesurant l'intensité de ma voix, étonné de ma propre force d'âme.

— La première étape est terminée, répondit-il sans aucune émotion. Maintenant, nous pouvons passer à la seconde. Je vais devoir vous briser les os.

— Me briser... Non...

— Chut, ne parlez pas. »

Par pitié, non... Noïlrog, octroyez-moi la force... Et vous, Mamanikam, daignez...

BOUM !

Krezeb venait de faire apparaître une énorme barre de métal, laquelle était retombée lourdement sur mon bras dépourvu de peau, dont je sentis les os craquer. Je me mis à serrer les mâchoires comme jamais je ne l'avais fait jusqu'à présent. Alors, avec de grands mouvements et un bruit monstrueux à

chaque impact, le chirurgien difforme se mit à abattre l'instrument à répétition sur différentes parties de mon corps. Lentement, d'abord. Puis de plus en plus rapidement.

BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM !

Quoique je serrasse les dents de toutes mes forces, je ne pouvais empêcher quelques gémissements de s'échapper de ma gorge, et j'en vins à me demander à partir de quelle intensité sonore ceux-ci seraient considérés comme des cris. L'intégralité de ma carcasse se vit progressivement brisée, et il n'était probablement pas un os de mon squelette qui en eût pu en réchapper sans de multiples fractures.

BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM !

Mes bras, mes côtes, mes jambes, mon bassin, mes doigts de main, de pied, tout y passait, et jusqu'à ma colonne vertébrale derrière la couche de mes organes réduits en bouillie. Mon crâne était la seule partie de mon corps à échapper aux assauts incessants. De tout le reste, Krezeb faisait une véritable charpie.

BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM ! ... BOUM !

Bien entendu, tout être humain normalement constitué serait déjà mort depuis longtemps au sein de la réalité physique, seulement... les règles étaient différentes, ici, dans l'Intermonde, et je continuais donc à vivre pour endurer jusqu'au bout mon supplice, auquel je ne pouvais que m'abandonner, finissant presque par *m'y habituer*. Enfin, au terme d'une période longue, bien trop longue – d'une durée indéfinissable –, les coups finirent par cesser. De tout ce temps passé à me faire marteler, je n'avais pas poussé le moindre cri.

« Est-ce... fini... à présent ? m'enquis-je auprès de Krezeb. Ai-je... réussi... l'épreuve ?

« Nous arrivons au bout... » répondit-il tout en ôtant les clous qui m'entravaient les mains et les pieds. Ils n'étaient plus utiles : de toute manière, j'eusse été bien incapable de faire le moindre mouvement avec mon corps morcelé. « ... mais il vous reste encore l'étape la plus difficile. » Je frissonnai, si tant est que l'on puisse encore nommer *frisson* ce genre de sensation après ce que j'avais vécu.

Cette fois, ce fut une sorte de cuve que Krezeb fit apparaître au sein de l'ombre fantasmagorique, remplie presque à ras bord d'un liquide fumant.

« C'est de l'acide bouillant, se crut-il contraint d'expliquer. Il nous faut vous dissoudre, maintenant. Je vais devoir vous plonger à l'intérieur. » C'eût pu être tout ce qu'il voulait, au point où j'en étais, j'étais persuadé que rien ne pouvait plus faire empirer ma situation, qu'aucune souffrance ne pouvait surpasser toutes celles subies jusqu'alors. Je me trompais. Il me souleva comme si j'étais fait de plumes et m'immergea progressivement dans la bassine, à commencer par les pieds. *Ce n'est pas possible... Ce n'est plus supportable... je vais hurler, il le faut bien... mais je ne dois pas... je ne dois pas... c'est l'éternité qui est en jeu...*

Une fois que mon corps – hormis ma tête – se retrouva complètement plongé dans la cuve, mon bourreau déclara simplement : « À présent, attendons. » Et il attendit en effet. Et moi, moi, je ne devenais plus qu'un avec ma douleur. Je me sentais progressivement fondre, disparaître, rejoindre le néant, et je n'aspirais d'ailleurs qu'à cela : mourir ; mais je n'en avais pas le droit, car la mort, en cet instant, signifiait l'abandon définitif de la plus grande gloire que pouvait espérer un guerrier pitaka comme moi : monter au combat aux côtés de son dieu.

L'effet était celui de milliards de lames plongeant simultanément dans ma chair, si tant est que l'on puisse tenter de donner un aperçu sensible et imagé de l'ineffable. Il me fallait apprendre à accepter la douleur, à sympathiser avec elle... j'ignore le temps que dura ce supplice, et de toute manière, cette durée ressentie n'avait rien à voir avec celle qui s'écoulait en parallèle dans le monde physique. Des siècles, des minutes, qu'est-ce que cela changeait ? Le temps lui-même semblait aboli puisque ne s'écoulant plus dans ma perception, me donnant de fait une idée de ce que je ne sais plus quel sage avait nommé « l'absolu de l'instantanéité ». C'est alors que se produisit l'inattendu. Je pris subitement conscience que ma souffrance n'existait plus. Elle avait purement et simplement disparu. Ou alors, peut-être, avais-je fini par me fondre en elle, par ne faire qu'un avec elle, si bien que c'était elle, à présent, qui composait ma substance psychique.

Toujours est-il que Krezeb finit par m'extraire de la bassine en marmonnant un « C'est bon » salvateur. Je pus alors observer qu'il ne restait plus rien de ma carcasse, pas même mes os. Je n'étais qu'une tête, rien qu'une tête sans tronc, sans corps pour la soutenir. *C'est donc cela qu'il a voulu dire en parlant tout à l'heure de "réduire mon corps spirituel à néant".*

« Ça va encore être un peu douloureux, pour reconstruire tout ça », m'annonça la créature. Douloureux, ce le fut en effet, mais rien en comparaison avec ce que j'avais d'ores et déjà subi, si bien que les souffrances infligées à mesure que la créature humanoïde me générait je ne sais comment une nouvelle ossature, puis de nouveaux organes, de nouveaux muscles, une nouvelle peau, en étaient à vrai dire presque agréables.

Enfin, le processus fut achevé et Krezeb se contenta de dire : « Voilà, vous allez pouvoir marcher. » Ce corps reconstruit était encore douloureux, mais il s'agissait de douleurs appréciables que je savais désormais chérir. Toutes ces interminables tortures, j'étais parvenu à les surmonter sans crier, selon la règle. J'avais réussi. J'avais su me dominer ! J'avais vaincu la souffrance !

« Félicitations, Qureö, te voici un nouvel homme. » C'était Noïlrog. Il se tenait à nouveau devant moi, assis sur son trône, face à l'immense arène où s'entraînaient les soldats de l'Armée Céleste. « Rares sont ceux qui parviennent à affronter une régénération corporelle aussi stoïquement que tu l'as fait. Ce cher Krezeb peut parfois manquer de délicatesse, mais ses méthodes sont efficaces, pour peu qu'on sache faire preuve d'une force morale telle que la tienne. Comme je te l'ai promis, ta place t'est d'ores et déjà acquise au sein de l'Armée Céleste, j'y veillerai personnellement auprès d'Oshîn. Mais surtout, tu as su prouver que tu méritais de vivre, car la vie est un combat de chaque instant qui nécessite une bravoure sans limites comme celle dont tu viens de témoigner. Aussi, continue d'être mon émissaire parmi les mortels, et conserve ta vaillance jusqu'à ce que la mort te rappelle à moi.

— Je le ferai, ô Noïlrog. Vous pouvez compter sur moi.

— Alors, il est temps pour toi de réintégrer ton corps matériel et de commencer ta nouvelle vie.

— Avant cela, ô Seigneur, j'aurais une... une requête.

— Parle, je t'écoute.

— Eh bien, voilà... j'avais un camarade de bataillon...

— Et tu voudrais savoir s'il a intégré l'Armée Céleste, n'est-ce pas ?

— En effet. Il s'appelle... » Mais avant que j'eusse pu terminer ma phrase, le dieu s'était redressé et, plaçant ses mains en porte-voix, émit un puissant appel : « IMAAR ! » Quelques instants plus tard, un personnage émergea de la foule guerrière et vint à notre rencontre. Il portait une armure en orplatine resplendissante, d'une facture inouïe, qui aurait rendu jaloux jusqu'à notre empereur. Il souleva la visière de son casque, me révélant son indéfectible sourire. Nous tombâmes aussitôt dans les bras l'un de l'autre et j'étouffai presque dans cette accolade d'acier.

« Tu y es parvenu ! m'exclamai-je. Tu es au service de notre protecteur pour l'éternité !

— Et j'attends que tu m'y rejoignes, mon frère !

— C'est pas pour tout de suite. Mon service séculier n'est pas encore terminé... Ah, c'est une longue histoire ! J'ai failli y rester, moi aussi, à la bataille de la vallée des Ammonites, mais le destin en a voulu autrement. C'est à cause de ton collier. Figure-toi qu'on m'a pris pour toi, et...

— Je sais déjà tout ça. Justement, je voudrais te demander si tu pouvais... Comment dire... si tu pouvais continuer à te faire passer pour moi... ?

— Si je peux... ? Mais... pourquoi ?

— Tu es d'origine roturière, compagnon, et je sais qu'il doit être difficile pour toi de te représenter ce que c'est que d'appartenir à une noble lignée. C'est un accomplissement, dans une vie, que de parvenir à la perpétuer, et je n'ai pas eu cet honneur.

— Tu voudrais que... avec Shonis ? Mais... Imaar, ce ne seraient pas *tes enfants*. Ils n'auraient pas *ton sang*.

— Qu'importe, puisqu'ils porteraient *mon nom*. Tu me l'as dit toi-même, à plusieurs reprises : tu n'as pas de famille et tu as toujours su, depuis la période de l'orphelinat, que tu devais avoir des origines aristocratiques. Tes succès à l'armée, à mes côtés, en témoignent. C'est ta chance ! Il te faut la saisir ! Penses-y : avec mon statut, il te sera plus facile de t'ouvrir les accès aux plus hauts grades de l'armée.

— Eh bien... Je ne sais pas...

— Je t'en prie Qureö. Si ce n'est pas pour toi, fais-le pour moi. Fais-le au nom de notre vieille amitié.

— Je... bon...

— Ah ! Merci, vieux frère ! Je te revaudrai ça lorsque tu auras toi aussi rejoint l'Armée Céleste ! »

Ce fut alors la voix tonitruante de Noïlrog qui interrompit nos échanges : « Bien ! Si vous en avez terminé, il serait temps pour Imaar de retourner s'entraîner, s'il veut rester digne de la place qui lui est échue parmi mes guerriers.

— Bien sûr, Maître ! » Et la visière se referma sur l'éternel sourire de mon camarade, avant qu'il ne s'élançât à nouveau d'un pas digne et conquérant vers l'arène qu'il venait à peine de quitter.

« Quant à toi, Qureö, il est temps pour toi de partir. Les âmes qui appartiennent encore à un corps physique ne peuvent s'éterniser dans nos divines contrées. Tu en as déjà vu plus que n'en verront jamais la plupart des mortels avant de quitter la vie.

— Je comprends, ô puissant Seigneur de la Guerre Sanguinaire. Seulement, j'ignore comment rejoindre le monde séculier. Sauriez-vous m'indiquer un chemin ?

— Contente-toi de fermer les yeux, Qureö. »

Je m'exécutai.

« Puis rouvre-les. »

Mes paupières ne s'ouvrirent pas sur le dieu, ainsi que je m'y attendais, ni même sur le monde spirituel, mais sur la surface grisâtre de l'incubateur à ondes mû au cœur duquel je me trouvais toujours allongé. Tout ce que je venais de vivre se dissipa peu à peu dans ma mémoire à la manière d'un rêve.

Ai-je vraiment rencontré Noïlrog, me demandai-je, ou bien n'était-ce qu'une création de mon esprit ?

J'entendis la voix lointaine de Shonis résonner derrière la paroi de métal : « Est-ce que ça a marché ? Est-ce qu'il est toujours vivant ?

— Je vais vérifier. » Le couvercle de la machine se souleva et la tête du lieutenant Firko m'apparut, et s'étonna de m'entendre rire, un grand rire fou, incontrôlable.

« Eh bien, tu m'as l'air de bien bonne humeur, Qureö ! souffla-t-il. Qu'y a-t-il de si drôle ? »

Il me fallut un certain temps avant de retrouver mon calme pour pouvoir répondre : « Il y a que... aaarrh... tout mon corps... aaaaarrh... Me fait souffrir... aaarrh... c'est ma joie qui s'exprime.

— Est-ce une si bonne raison ?

— Bien sûr, par Noïlrog ! Vous ne... aaarrh... vous ne comprenez donc pas, lieutenant ? Aaaaarrh... je sens mon corps... aaaaaarrh... je le *sens* ! »

Et avec toutes les difficultés du monde, aidé par mes camarades de l'armée, je me hissai hors de l'incubateur à ondes mû.

Il serait inutile, à partir de ce moment de ma vie, de partager tous les détails qui s'offrent à ma mémoire. J'ai déjà transmis ici même l'essentiel de ce poids dont je voulais me libérer, et le reste me paraît bien accessoire. J'ai donc accepté mon nouveau rôle, celui d'Imaar de Shel'mekîn, guerrier pitaka d'origine aristocratique, héros de la guerre d'Okram qui, blessé et rendu paraplégique, était parvenu à retrouver sa motricité grâce au nouveau traitement par ondes mû mis au point dans son clan d'origine, et dont l'efficacité était désormais démontrée. Oh, tout ne s'est pas produit d'un coup, non ! Une fois les liens énergétiques associés à mon système nerveux ressoudés, il m'a encore fallu une longue, très longue période d'efforts soutenus avant de pouvoir à nouveau ne fût-ce que marcher ou effectuer quelques gestes simples, et jamais je n'ai pu retrouver complètement mes capacités d'avant la paralysie. Toutefois, petit à petit, à force d'abnégation, je suis parvenu à redevenir autonome. Shonis m'a été pour cela d'une aide très précieuse, et je ne lui serai jamais suffisamment reconnaissant pour tout ce qu'elle m'a permis d'accomplir en me forçant à subir l'opération contre mon gré, alors que j'avais déjà fait un trait sur mon existence, là-bas, à l'Hôpital des Justes.

Mon passage par l'incubateur à ondes mû ayant été un succès, je me suis donc installé chez elle – c'est-à-dire dans *mon* domaine, celui de l'héritier Shel'mekîn –, à l'intérieur d'une belle villa au nord

de la presqu'île de Pointedoigt où nous avons pu vivre convenablement de la rente qui m'était désormais accordée en tant que jeune vétéran. Rares étaient les personnes au fait de ma fausse identité, et toutes l'ont rapidement accepté comme un fait acquis. Shonis nous a donné trois enfants qui recevront mon héritage une fois que j'aurai quitté cette vie. Mon héritage, ou celui d'Imaar, ce qui revient au même, aujourd'hui.

Mais je ne pouvais me contenter d'une existence aussi paisible, et le reste de ma vie est désormais bien connu de mes cotribaix. Mon histoire avait fait grand bruit sur Xenerax et la sainteté que certains importants personnages religieux voulaient m'attribuer était parvenue jusqu'aux oreilles de notre empereur qui a vu en moi un modèle de courage et d'abnégation pour tous les Pitaka. On sait comment je me suis vu confier par lui, malgré mon manque d'expérience dans le commandement, la charge honorifique de reconquérir les territoires d'Okram dérobés par les Ürggh et leurs alliés, et comment j'y suis parvenu, au terme de seize longues années de campagne qui me permirent d'accéder aux plus hautes distinctions militaires par suite de mes succès. Aussi le nom du *général Face-Brûlée*, ainsi que l'on me surnomme, me semble-t-il d'ores et déjà gravé dans les annales de l'histoire... Or, c'est à celui d'Imaar de Shel'mekîn qu'il est associé...

C'est étrange... À présent que j'achève cet enregistrement mémoriel, je m'interroge. Je ne suis plus tout à fait certain du bien-fondé de ma démarche. Est-il tant indispensable que cela de révéler la vérité ? Au fond, qu'est-ce que cela changerait de savoir que je suis en réalité un autre que celui que j'ai si longtemps prétendu être ? Pour le peuple pitaka, rien, sinon peut-être une certaine incompréhension, voire de la déception. Pour notre clan, une montagne de difficultés administratives et juridiques.

Suivant un vieux réflexe, je palpe le collier qui pend à mon cou comme un fétiche. J'ai accompli la requête de mon vieil ami Imaar. J'ai permis à son nom de perdurer, et il m'a quant à lui offert une vie de luxe, d'amour et de gloire. À quoi bon changer le cours des choses, désormais ? Pour ce qui est du monde séculier, Imaar et moi ne faisons plus qu'un. Après tout, le testament que j'ai rédigé, n'est-ce pas de son nom que je l'ai signé ?

C'est décidé, je m'en vais détruire cet enregistrement.

Le détruire ? Mais alors, cela signifie que jamais nul n'aura la moindre chance de connaître la vérité... Or, à cela non plus, je ne peux me résoudre. Non. Je vais plutôt le cacher, ce fragment de ma mémoire, à un endroit où il ne pourra pas être découvert avant des siècles. Oui, c'est cela, je vais l'enfouir si profondément qu'il ne réapparaîtra – s'il réapparaît un jour – qu'à l'heure où il ne lui sera plus possible de porter atteinte au prestige de quiconque.

Quant à moi, je ne redeviendrai Qureö qu'une fois rompu le fil ténu qui me maintient encore à la vie. Ceci, d'ailleurs, ne saurait tarder, car je me fais vieux et les blessures infligées autrefois à mon corps ne me laisseront pas m'éterniser dans le monde matériel. Mais la mort ne m'effraie pas, en aucune manière, bien au contraire. Je sais ce qui m'y attend. Je le sais depuis bien longtemps. Je retrouverai la vigueur de ma jeunesse, et je serai convié par Noïlrog à combattre les ennemis des dieux au sein de l'Armée Céleste, aux côtés d'Imaar, jusqu'à la fin des temps.